Document généré le 1 juil. 2025 05:06

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Racisme et complexes dans l'Ouest

Sans bon sang de Annette Saint-Pierre, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1987, 246 p., 8,95$.

Paulette Collet

Numéro 47, automne 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39263ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Collet, P. (1987). Compte rendu de [Racisme et complexes dans l'Ouest / *Sans bon sang* de Annette Saint-Pierre, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1987, 246 p., 8,95$.] *Lettres québécoises*, (47), 68–69.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Racisme et complexes dans l'Ouest

Sans bon sang de Annette Saint-Pierre, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1987, 246 p., 8,95$.

Sans bon sang — titre calembouresque — est le deuxième roman d'Annette Saint-Pierre. Cette Manitobaine d'adoption est profondément attachée à l'Ouest, d'où elle tire son inspiration, et semble s'intéresser particulièrement aux problèmes sociaux. *La Fille bègue*[1], sous le couvert d'une histoire d'amour, traitait des sentiments ambivalents des francophones de l'Ouest envers le Québec d'autrefois et d'aujourd'hui. Dans *Sans bon sang*, l'auteur aborde les rapports entre Blancs, métis et Indiens.

L'héroïne du roman, Martha Star, est une métisse. Sa mère, Gisèle Bergevin, a quitté le Québec, où elle est née, pour suivre à Winnipeg un musicien indien. Malgré l'opposition de ses parents et les conseils qu'on lui prodigue, Gisèle épouse Norman Star qui rêve de mener la vie d'un Blanc. Sans doute est-ce pour cela qu'il a choisi Gisèle, qu'il appelle d'ailleurs sa «princesse blanche». Martha naît, alors que Gisèle n'a que dix-sept ans. Et les difficultés surgissent. Bientôt, la malchance aidant, — «Les Indiens qui naissent sous le signe de la chance sont rares» (p. 60), — la pauvreté et la mésentente s'installent au foyer. Intelligente, Martha est mise en pension chez des religieuses francophones qui l'acceptent gratuitement. Mais elle a honte du taudis qu'occupent ses parents, et sa mère, qui n'a jamais pu s'intégrer au milieu indien, lui répète sans cesse que:

> *Ni Indiens ni Blancs, les métis n'avaient leur place nulle part. D'un côté, ils essuyaient le mépris des Indiens; et de l'autre, celui des Blancs qui évitaient de frayer avec une race quelque peu bâtarde. Pour s'en sortir, un seul remède: s'assimiler aux Blancs (p. 40).*

Les humiliations que l'enfant subit à l'école la convainquent bientôt que sa mère a raison. Elle reniera donc ses origines. Employée chez les Lavallée, des Blancs, — du moins, c'est ce qu'elle croit, — elle s'occupe de la mère paralysée à la suite d'un accident de voiture et poursuit en même temps ses études. Mais si elle cherche à cacher le «mauvais sang» qui coule dans ses veines, elle n'en est que plus consciente de ses origines et même les remarques les plus innocentes — elles le sont, d'ailleurs, rarement — la blessent profondément. Amoureuse de Robert Lavallée, elle n'ose se laisser aller à ses sentiments de crainte qu'il ne se moque d'elle. Un voyage au Québec lui prouve qu'elle n'est pas non plus à sa place dans le milieu maternel. Prise de remords, elle cherche à retrouver un père qu'elle a trop longtemps renié et qui, malade et craignant d'être un fardeau pour sa femme et sa fille, a fui vers le Nord. Le cancer qui dévore le corps de Norman Star est à l'image de celui qui lui dévore l'âme. À l'île d'Hecla, où Martha va le rejoindre, la vie saine qu'il mène, proche de celle de ses ancêtres, lui rend temporairement un semblant de santé. Il pêche; il peint aussi et ses tableaux se vendent. Avant de mourir, il a retrouvé ses racines et a connu une plénitude que lui interdisait la crainte d'être soi. Après le décès de son père, Martha refuse d'accompagner sa mère au Québec. Elle accepte un poste dans une école de Black Bear Lake, où la population est métisse et amérindienne. Malgré les quarante-quatre enfants et les sept divisions dans une seule salle, la tâche qu'elle qualifie de «véritable mission» (p. 226), lui procure une grande satisfaction. Elle parvient, comme son père, à voir Indiens et métis d'un regard neuf. Elle a appris à les aimer, à ne plus mépriser ses origines, à s'accepter tout entière: Blanche et Indienne — métisse. Elle sait enfin que tout sang est «du bon sang».

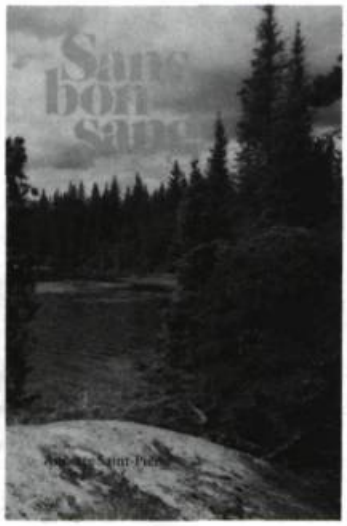
Photo: Athé

Annette Saint-Pierre

Même si rien de spectaculaire ne se passe dans *Sans bon sang*, l'intrigue est menée avec brio. Seule, la conclusion du roman — en ce qui concerne Gisèle surtout — semble quelque peu forcée. C'est que les personnages sont nombreux et que l'auteure se croit obligée d'accorder à tous ceux qui restent un destin heureux. Les personnages principaux, Gisèle, Norman, Martha, représentent chacun un type (la Blanche, l'Indien, la métisse), mais ils ont tout de même assez d'individualité pour être convaincants. Si les Indiens, miséreux, défaitistes, enclins à l'alcoolisme, se ressemblent, c'est que la société, dominée par les Blancs, les traite tous avec une égale injustice et les a faits ce qu'ils sont. Les Blancs, religieux et religieuses exceptés, sont généralement méprisants et mesquins. Chez les Lavallée, en revanche, la générosité est si grande qu'on a peine à y croire. Il est vrai qu'ils doivent beaucoup à Martha, grâce à qui Lucille Lavallée a retrouvé l'usage de ses jambes, et qu'ils ne sont pas de «vrais» Blancs.

Les passages les plus prenants sont ceux qui se situent dans le Nord. Les pages où sont décrites les expériences de Norman à Hecla, et surtout celles de Martha dans sa petite école, sont souvent touchants et empreints d'une sincérité qui fait défaut à certains chapitres. Les passages les plus faibles du livre me paraissent être ceux où la romancière décrit les amours des deux couples. C'est dans ces chapitres, plus particulièrement, que l'auteur a tendance à se laisser griser par les mots et qu'on trouve des phrases tarabiscotées, telles celle-ci:

> *Hélas! le logis dans la grande ville n'allait pas se concrétiser mais disparaître dans le nuage qui creva au firmament des rêves des jeunes gens (p. 35)*



et même des phrases incorrectes comme:

> *Le couple ne pouvait résister à la tentation de quitter le misérable deux-pièces pour aller respirer l'air frais du lac Winnipeg. Là, le lac berçait leurs illusions perdues et donnait à la réserve un air qu'il ne lui avait jamais vu (p. 35)*

Heureusement, de telles incorrections sont rares!

Malgré ces faiblesses et quelques erreurs typographiques regrettables, c'est avec beaucoup d'intérêt qu'on lit le roman d'Annette Saint-Pierre, car il nous peint un aspect de la vie manitobaine sur lequel la littérature francophone de l'Ouest ne s'était guère penchée jusqu'ici. On pense, bien sûr, à la *Nipsya* de Georges Bugnet[2], mais la jeune métisse n'est pas manitobaine. D'autre part, élevée dans les bois par une grand-mère crise, elle est plus instinctive et moins complexe que Martha, citadine et en contact dès son jeune âge avec Indiens et Blancs. Et c'est le Manitoba d'aujourd'hui, un Manitoba qu'elle connaît bien, qu'Annette Saint-Pierre nous décrit. C'est à des problèmes contemporains qu'elle tente de nous intéresser à travers des personnages pour lesquels sa sympathie transparaît.

Ajoutons que la couverture, du roman, la reproduction d'une belle photo de Paul Guyot, est attrayante, et que c'est un plaisir pour des yeux qui n'ont plus vingt ans de lire un texte aux caractères clairs. □

Paulette Collet

Notes

1. Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1982, 201 p.
2. Montréal, Garand, 1924, 72 p.

Présentation

MORT, VIE ET ÉCRITURE

Le Tombeau d'Adélina Albert
de Robert Yergeau, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1987, 68 p.

Il y a continuité dans la démarche poétique de Robert Yergeau. Comme *L'Usage du réel*, son précédent recueil, celui-ci, *Le Tombeau d'Adélina Lambert* fait ample place à **l'autre** féminin. Mais ici, le texte en fait son narrataire: «Je veille pour faire barrage au sommeil / pour vous attendre / entre présence et frayeur» (p. 41); «Je me dois de rompre avec votre visage» (p. 67). Ce narrataire est le point d'appui de la réflexion poétique, ce vers quoi elle est dirigée.

Évidemment, comme le laisse présager le titre, la mort est le thème pivot du recueil. Trois lignes, en guise d'épigraphe, en tracent le «programme»: «Quand nous aurons vécu / toutes les morts / quel éblouissement persistera?» (p. 7). La mort, obsédante, jusqu'à son aboutissement: «Votre cercueil / comme un livre ouvert» (p. 34).

Mais la mort n'est réalité que par rapport à la vie; cette dernière se retrouve dans le texte, non comme le contraire de la mort, mais comme son complément, l'autre face d'elle-même, en relation de mutuelle dépendance: «Vie et mort se succèdent / dans un sanglot d'être» (p. 30). Le poème qui ouvre la première partie, le seul d'ailleurs qui ait un titre, se nomme significativement, et en caractère gras, **«Exister»**, comme pour bien marquer le point de référence, à la fois de la vie et de la mort: «Exister? / Nous régnons au sommet d'une époque / où la mémoire est perfectible» (p. 11). Perfectible, donc changeante, donc vivante.

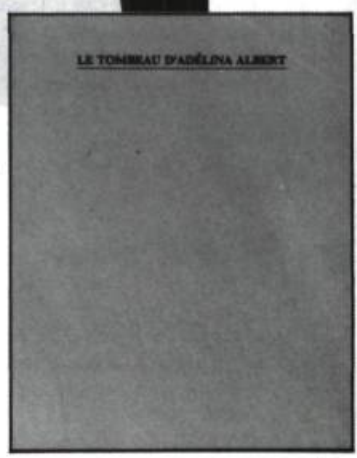
Yergeau fait aussi appel à deux puissants symboles de vie: l'arbre («Les arbres n'ont que des mains ensanglantées / à offrir», p. 11; «Les feuilles sur le sol / l'arbre toujours s'en étonne / mélancolie des racines», p. 53) et les yeux («Les yeux fracasseront les miroirs», p. 19; «Le fleuve premier de tes yeux / c'est ma vie débusquée», p. 62).

Dans la deuxième partie, apparaît le thème de la naissance, pôle premier de la vie: comme pour faire contrepoids à la mort, son autre extrémité; comme pour mettre en parallèle les deux réceptacles ultimes, le berceau et le cercueil.

Mais encore une fois, comme dans le recueil précédent, c'est l'écriture qui sera l'aboutissement de la réflexion. «À partir de ces matières / il sera question de poésie / La poésie seule ne saurait suffire / mais elle ralentira notre pourrissement / et étonnera peut-être notre exécuteur» (p. 58); «Des poèmes à peine écrits / Mais déjà pourrissants / Le poète n'aura pas su rompre à temps» (p. 68).

Au fond, Robert Yergeau a traité de la mort pour mieux parler de la vie. Et écrire, c'est vivre... □

Régis Normandeau

Photo: Athé

Robert Yergeau